

Session 2014

PE1-14-2-PG3

Repère à reporter sur la copie

CONCOURS DE RECRUTEMENT DE PROFESSEURS DES ÉCOLES

Mardi 29 avril 2014 – de 09h00 à 13h00
Première épreuve d'admissibilité

Français	Durée : 4 heures
-----------------	-------------------------

Rappel de la notation :

L'épreuve est notée sur 40 points : 11 pour la première partie, 11 pour la deuxième et 13 pour la troisième ; 5 points permettent d'évaluer la correction syntaxique et la qualité écrite de la production du candidat. Une note globale égale ou inférieure à 10 est éliminatoire.

Ce sujet contient 9 pages, numérotées de 1/9 à 9/9. Assurez-vous que cet exemplaire est complet. S'il est incomplet, demandez un autre exemplaire au chef de salle.

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout document et de tout matériel électronique est rigoureusement interdit.

L'usage de la calculatrice est interdit.

N.B : Hormis l'en-tête détachable, la copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Tout manquement à cette règle entraîne l'élimination du candidat.

Si vous estimez que le texte du sujet, de ses questions ou de ses annexes comporte une erreur, signalez lisiblement votre remarque dans votre copie et poursuivez l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

PREMIÈRE PARTIE : question relative aux textes proposés

À partir des textes du corpus, vous analyserez dans quelle mesure le voyage apparaît comme une épreuve révélatrice.

Texte 1 :

Jean-Christophe RUFIN, *Immortelle randonnée, Compostelle malgré moi*, Éditions Guérin, Chamonix, 2013, pp. 21-23.

POURQUOI ?

C'est évidemment la question que se posent les autres, même quand ils ne vous la posent pas. Chaque fois qu'au retour vous prononcerez la phrase : « Je suis allé à Compostelle à pied », vous noterez la même expression dans les regards. Elle traduit d'abord l'étonnement (« Qu'est-ce qu'il est allé chercher là-bas ? ») puis, à une certaine manière de vous dévisager à la dérobée, la méfiance.

Rapidement, une conclusion s'impose : « Ce type doit avoir un problème ». Vous sentez le malaise s'installer. Heureusement, nous vivons dans un monde où la tolérance est une vertu : l'interlocuteur se ressaisit bien vite. Il peint sur son visage une mimique enthousiaste qui exprime la joie, en même temps que la surprise. « Quelle chance tu as ! » Et il ajoute car, tant qu'à mentir, autant le faire avec conviction et emphase : « C'est mon rêve de faire ce chemin un jour... »

La question du « pourquoi » s'arrête en général sur cette phrase. En avouant qu'il caresse le même projet que vous, votre interlocuteur vous dispense, en même temps qu'il se dispense, de disserter sur les raisons qui peuvent pousser un adulte normalement constitué à marcher près de mille kilomètres avec un sac sur le dos. Alors, tout de suite, on peut passer au « comment » : Étais-tu seul ? Par où es-tu passé ? Combien de temps cela t'a-t-il pris ?

Il est heureux que les choses se déroulent ainsi. Car les rares fois où, au contraire, on m'a posé frontalement la question « Pourquoi êtes-vous allé à Santiago ? », j'ai été bien en peine de répondre. Ce n'est pas un signe de pudeur mais plutôt de profonde perplexité.

Au lieu d'exprimer son embarras, la meilleure solution est encore de livrer quelques indices, au besoin en les inventant, pour égarer la curiosité de celui qui vous interroge et le mener sur de fausses pistes : « Il y avait des coquilles Saint-Jacques sur les monuments dans la ville de mon enfance » (piste freudienne). « J'ai toujours été fasciné par les grands pèlerinages du monde » (piste œcuménique). « J'aime le Moyen Âge » (piste historique). « Je voulais marcher vers le soleil couchant jusqu'à rencontrer la mer » (piste mystique).

« J'avais besoin de réfléchir. » Cette dernière réponse est la plus attendue, au point d'être considérée généralement comme la « bonne » réponse. Elle ne va pourtant pas de soi. N'est-il pas possible et même préférable, pour réfléchir, de rester à la maison, de traîner au lit ou dans un fauteuil, ou, à la rigueur, de faire quelques pas sur un itinéraire proche et familier ?

Comment expliquer, à ceux qui ne l'ont pas vécu, que le Chemin a pour effet sinon pour vertu de faire oublier les raisons qui ont amené à s'y engager ? À la confusion et à la multitude des pensées qui ont poussé à prendre la route, il substitue la simple évidence de la marche. On est parti, voilà tout. C'est de cette manière qu'il règle le problème du pourquoi : par l'oubli. On ne sait plus ce qu'il y avait avant. Comme ces découvertes qui détruisent tout ce qui les a précédées, le pèlerinage de Compostelle, tyrannique, totalitaire, fait disparaître les réflexions qui ont conduit à l'entreprendre.

Texte 2 :

Jack KEROUAC, *Sur la route*, Éditions Gallimard, 1957, Collection Folio, 2010, pp. 170-171.

Je suis donc allé au YMCA, mais il n'y avait plus de chambres, alors mon instinct m'a conduit le long des voies ferrées, pas ce qui manque à Des Moines, et je me suis retrouvé dans une vieille auberge sinistre [...]. Je me suis réveillé à l'heure où le soleil rougissait, et ça a été la seule fois précise de ma vie, le seul moment tellement bizarre, où je n'ai plus su qui j'étais... Loin de chez moi, hanté, fatigué du voyage, dans une chambre d'hôtel à bon marché que je n'avais jamais vue, j'entendais les trains cracher leur fumée, dehors, et les boiseries de l'hôtel craquer, les pas, à l'étage au-dessus, tous ces bruits mélancoliques, je regardais les hauts plafonds fissurés, et pendant quelques secondes de flottement je n'ai plus su qui j'étais. Je n'avais pas peur, j'étais simplement quelqu'un d'autre, étranger à moi-même ; toute ma vie était hantée, une vie de fantôme... J'avais traversé la moitié de l'Amérique, je me trouvais sur le fil, entre l'est de ma jeunesse et l'ouest de mon avenir, c'est peut-être pour ça que ça s'est passé là et pas ailleurs, en cet étrange après-midi rouge. Mais il fallait que je me remette en route, au lieu de pleurer sur mon sort, alors j'ai pris mon sac, j'ai dit au revoir au vieil aubergiste assis à côté de son crachoir, et je suis allé casser la croûte. J'ai mangé de la tarte aux pommes et de la glace ; la qualité s'améliorait à mesure que je m'enfonçais dans l'Iowa, la tarte était plus grosse, la glace plus crémeuse. Cet après-midi-là, à Des Moines, partout où je regardais, j'ai vu des hordes de jeunes beautés, qui rentraient du lycée ; mais j'avais autre chose à penser, et je me promettais de me rattraper à Denver.

1. Les YMCA sont des auberges de jeunesse américaines.

Texte 3 :

Nicolas BOUVIER, *Le Poisson-scorpion*, Éditions Gallimard, 1982, Collection Folio, 2012, pp. 53-54.

Voyager : cent fois remettre sa tête sur le billot, cent fois aller la reprendre dans le panier à son pour la retrouver presque pareille. On espérait tout de même un miracle alors qu'il n'en faut pas attendre d'autre que cette usure et cette érosion de la vie avec laquelle nous avons rendez-vous, devant laquelle nous nous cabrons bien à tort.

J'ai rasé ce matin la barbe que je portais depuis l'Iran : le visage qui se cachait dessous a pratiquement disparu. Il est vide, poncé comme un galet, un peu écorné sur les bords. Je n'y perçois justement que cette usure, une pointe d'étonnement, une question qu'il me pose avec une politesse hallucinée et dont je ne suis pas certain de saisir le sens. Un pas vers le moins est un pas vers le mieux. Combien d'années encore pour avoir tout à fait raison de ce moi qui fait obstacle à tout ? Ulysse ne croyait pas si bien dire quand il mettait les mains en cornet pour hurler au Cyclope qu'il s'appelait « Personne ». On ne voyage pas pour se garnir d'exotisme et d'anecdotes comme un sapin de Noël, mais pour que la route vous plume, vous rince, vous essore, vous rende comme ces serviettes élimées par les lessives qu'on vous tend avec éclat de savon dans les bordels. On s'en va loin des alibis ou des malédictions natales, et dans chaque ballot crasseux coltiné dans des salles d'attente archibondées, sur de petits quais de gare atterrants de chaleur et de misère, ce qu'on voit passer c'est son propre cercueil. Sans ce détachement et cette transparence, comment espérer faire voir ce qu'on a vu ? Devenir reflet, écho, courant d'air, invité muet au petit bout de la table avant de piper mot.

J'ai nettoyé soigneusement mon rasoir comme si je le voyais pour la première fois et j'ai repris la route de Galle.

DEUXIÈME PARTIE: connaissance de la langue

1. Dans cet extrait du texte de Nicolas Bouvier, vous regrouperez les mots en caractère gras selon leur classe grammaticale. Puis, vous indiquerez la fonction de chacun d'entre eux.

« Voyager : cent fois remettre sa tête sur le billot, cent fois aller **la** reprendre dans le panier à son pour **la** retrouver presque pareille. **On** espérait tout de même un miracle alors qu'il n'en faut pas attendre d'autre que cette usure et cette érosion de la vie avec laquelle nous avons rendez-vous, devant **laquelle** nous nous cabrons bien à tort.

J'ai rasé ce matin la barbe **que je** portais depuis l'Iran : le visage **qui** se cachait dessous a pratiquement disparu. **Il** est vide, poncé comme un galet, un peu écorné sur les bords. Je n'y perçois justement que cette usure, une pointe d'étonnement, une question **qu'**il **me** pose avec une politesse hallucinée et **dont** je ne suis pas certain de saisir le sens. »

2. Réécrivez cette production d'élève en corrigeant les erreurs commises.

Le lendemain matin il son parti dans la foret pour se ballader, le chien Rex et parti ; trouvé un petit santier comme lautre foi. Ils ont trouver une petite cabane pour s'abrite car il plui. Il restèrent dans la petite cabanne jusquà que la pui saretera.

3. Dans ces paires de phrases, relevez les homonymes. Indiquez pour chacun d'eux leur classe grammaticale.

Il part en vacances aux Canaries.
Le jour de l'an, je reste à la maison.

Le suspect nie avoir commis son forfait.
Il n'aime ni les fruits, ni les légumes.

Il est arrivé sans crier gare.
Ce livre d'art coûte plus de cent dollars.

Elle est vraiment trop sûre d'elle.
Il monte sur l'escabeau pour atteindre l'étagère.

4. Vous expliquerez les sens des mots « chemin » (texte 1) et « route » (texte 3) dans leurs différentes occurrences.

TROISIÈME PARTIE : analyse de supports d'enseignement

Vous analyserez une séquence d'orthographe qui s'est déroulée dans une classe de cycle 2 (CE1).

À partir du document ci-dessous, répondez aux questions suivantes :

En choisissant la phrase à dicter, quelle notion l'enseignant voulait-il étudier ?

Quelles compétences de l'oral sont travaillées à l'occasion de cette séquence ? Justifiez vos réponses.

Quel doit être, à votre avis, le rôle de l'enseignant dans ce type de séquence ?

Que pensez-vous des consignes données par l'enseignant ?

Quel est le but du travail écrit demandé aux élèves ?

Que peut-on déduire des arguments proposés par les élèves sur la proposition « mangent » (début de la deuxième séance) ?

Quels sont, selon vous, les intérêts et les limites de cette séquence ?

DOCUMENT : SITUATION D'ENSEIGNEMENT

• Déroulement et compte rendu de la première séance

1. Travail individuel écrit

Les élèves écrivent sous la dictée la phrase suivante : *Les enfants mangent une tarte aux pommes.*

L'enseignant récupère les phrases et dit : « Je vais noter vos différentes propositions pour écrire le mot « mangent » et compter le nombre d'élèves pour chaque proposition.

Voici les différentes graphies obtenues :

mang (1) *mange* (8) *mangue* (2) *manje* (1) *manges* (2) *monge* (1) *menge* (1)
manget (1) *mage* (3) *mangent* (1)

2. Travail collectif oral

L'enseignant écrit les dix graphies et le nombre d'élèves au tableau et annonce :

« Il y a dix propositions différentes. L'une d'entre elles est correcte. Alors nous devons éliminer les autres. Tout d'abord, vous allez observer les propositions pour éliminer celles qui ne se lisent pas [mang] ».

Après élimination, seules les graphies suivantes sont retenues :

Mange *manje* *manges* *menge* *mangent*

L'enseignant pose alors la question : « Parmi ces propositions, quelles sont celles qu'il est impossible de rencontrer ? »

Les élèves se mettent d'accord pour éliminer d'emblée « manje » car ils ne connaissent pas de mots qui se terminent pas « -je ».

Par contre, ils ne sont pas tous d'accord sur « menge ».

Certains disent qu'il n'y a pas de « e.n. », mais « a.n. » parce qu'ils savent écrire le mot.

D'autres pensent qu'il peut y avoir « e.n » et proposent un mot outil qu'ils connaissent où l'on peut trouver « e.n » pour faire le son [ã] le mot « enfin ».

Le groupe n'arrivant pas à se départager, il est convenu de regarder dans le dictionnaire, où l'on trouve « manger ».

Il reste donc trois possibilités :

mange *manges* *mangent*

3. Travail individuel écrit

L'enseignant redistribue les feuilles et demande aux élèves :

- de noter ces trois graphies et d'entourer celle qu'ils pensent être la bonne. Certains avaient utilisé une de ces graphies, d'autres non, mais ils ont tous la possibilité de revenir sur leur choix ;
- d'expliquer pourquoi ils ont fait ce choix.

Les feuilles sont ramassées et utilisées par l'enseignant pour lui permettre de construire sa deuxième séance.

• **Déroulement et compte rendu de la deuxième séance**

1. Travail collectif oral

Les trois propositions sont écrites au tableau ainsi que le nombre d'enfants concernés.

Mange (10) *manges (6)* *mangent (5)*

Des affiches reprennent les différents arguments énoncés (les énoncés sont ici corrigés).

Mangent :

- parce que c'est un verbe
- je me suis souvenue que le maître m'a dit que quand on veut mettre un verbe au pluriel, la terminaison est « ent »
- parce qu'il me plaît
- je l'ai déjà vu dans un livre
- parce que « ent » c'est plus. Il peut y avoir 2, 3 ou 4 enfants

Mange :

- parce que c'est le mot le plus petit
- parce qu'il y a «man» dans le mot
- parce que dans un livre, j'avais vu comme ça
- parce que les autres, je les lis manges et mangent (elle prononce toutes les lettres)
- parce que les autres ne sont pas trop bien
- parce que papa m'a dit que ça s'écrit comme ça
- j'ai fait au pif
- parce que la tarte, c'est un seul gâteau
- parce que les enfants « mange » la tarte aux pommes
- parce qu'il y a une seule tarte, pas plusieurs tartes que les enfants mangent

Manges :

- parce que les deux autres ne sont pas corrects
- je n'ai pas choisi les deux autres parce que j'ai choisi celui-là
- je pense que c'est le bon
- parce que c'est au pluriel
- parce que si on met les enfants, il y en a plusieurs

Les enfants sont invités à regarder les arguments.

L'enseignant leur demande d'éliminer les arguments qui n'apportent rien.

Ex : je l'ai fait au pif... Il me plaît... Je l'ai vu dans un livre.

Une discussion a lieu.

« Pourquoi dites-vous que ce n'est pas un bon argument ? »

- Ce n'est pas un bon argument de le faire au pif, c'est le hasard.
- Ce n'est pas un bon argument parce qu'il me plaît, c'est un goût...

« Mais alors, qu'est-ce qu'un argument ? »

Après de nombreux échanges, ils s'accordent à dire que c'est une explication qui peut convaincre un camarade, le faire changer d'avis.

L'enseignant leur demande ensuite de lister les arguments à retenir.

Mangent :

- parce que c'est un verbe (elle complète: on peut le conjuguer, je mange...)
- la terminaison d'un verbe au pluriel est -ent

Mange :

- parce qu'il y a une seule tarte à manger

Manges :

- parce que c'est au pluriel
- il y a plusieurs enfants qui....

2. Travail individuel écrit

À l'issue de cette discussion, les enfants doivent se prononcer une dernière fois. Ils doivent recopier la graphie et l'argument qui les ont convaincus.

• **Déroulement et compte rendu de la troisième séance**

Nouveau choix des élèves :

manges (10)

mange (4)

mangent (6)

ne sait pas (1)

Les enfants qui ont noté « *manges* » lèvent le bras. Il leur est précisé que ce n'est pas parce qu'ils sont les plus nombreux que cela signifie qu'ils ont raison.

1. Travail collectif oral

L'enseignant écrit alors ces phrases au tableau :

Ils mangent une tarte.
Ils mangent des tartes.
Elles mangent une tarte.
Elles mangent des tartes.
Tu manges une tarte.
Tu manges des tartes.
Il mange une tarte.
Il mange des tartes.

Il demande aux élèves ce qu'ils peuvent dire sur ces phrases.

Pendant ces échanges :

- il reprend une à une les remarques des élèves,
- il pointe les erreurs et les imprécisions,
- il revient sur l'argument : « c'est un verbe » et leur fait remarquer que cet argument était valable pour les trois graphies.

Les élèves s'aperçoivent que :

- le fait de manger une tarte ou des tartes ne modifie pas la terminaison du verbe conjugué.
- « -es » ne fonctionne qu'avec tu.
- les pronoms « ils » ou « elles » peuvent remplacer « les enfants »

C'est ainsi que les élèves donnent la graphie correcte.